

UN CRI DE DÉTRESSE :

« LA TRAGÉDIE DE L'HOMME »⁽¹⁾

La Norvège, l'Angleterre, la Hongrie ont leur Faust. La France n'en a point. C'est que nous ne sommes pas curieux de *Weltanschauung*. L'esprit français ne baigne pas dans le cosmos. Les problèmes de la destinée universelle le laissent assez indifférent. Les fils de Descartes ne connaissent que la pensée humaine.

On sait que le Faust norvégien se nomme Peer Gynt, et le Faust anglais Manfred. Le Faust hongrois est une œuvre pareillement romantique, qu'on vient de reprendre à la fois, avec un grand succès, à Vienne et à Budapest. C'est la *Tragédie de l'homme*.

L'œuvre a une histoire. Il y avait en Hongrie, à Csesztve, au temps de la révolution de 1848, un seigneur de village, nommé Emeric Madách, dont deux frères avaient péri pour l'indépendance de la patrie, et qui, lui-même, de santé trop faible pour se battre, avait soutenu le mouvement autant qu'il le pouvait. On se rappelle cette tragique histoire : des étudiants et des paysans armés de faux ; les clochés fondus

(1) M. Henry BIDOU, l'éminent écrivain et critique dramatique qui, par ses voyages en Hongrie et par ses lectures, est un des spécialistes les plus qualifiés des choses hongroises, a publié tout récemment (le 7 mars 1934) dans « LE TEMPS », sous le titre *Le Faust Hongrois*, un article très documenté et très pénétrant sur Madách et « La Tragédie de l'Homme ». M. Henry BIDOU, qui s'intéresse vivement à cette pièce, nous a donné l'espoir de lui consacrer une étude approfondie, que la « *Revue des Etudes Hongroises* » publiera dans un de ses prochains numéros. En attendant M. Henry BIDOU a bien voulu nous autoriser à reproduire, à titre de documentation, l'article dont il est parlé plus haut. Nous tenons ici même à le remercier de son extrême amabilité. Cet article est la première étude française de fond sur la *Tragédie*, et restera toujours un document de haute valeur pour quiconque voudrait connaître ce chef-d'œuvre du théâtre hongrois

pour faire des canons; un grand organisateur, Arthur Görgey, disciplinant et formant cet enthousiasme; les armées autrichiennes battues dans une campagne d'hiver; le Parlement de Debrecen proclamant le 14 avril 1849 l'indépendance de la Hongrie; puis l'arrivée des Russes; l'armée nationale épuisée et déposant les armes; malgré la promesse d'amnistie, les exécutions; le président du conseil fusillé; treize généraux condamnés à mort, dont neuf pendus comme des voleurs; la Constitution suspendue, les emplois publics donnés à des Allemands, la langue nationale persécutée, le pays divisé en provinces et gouverné comme une satrapie.

Madách donna asile à des proscrits, fut dénoncé, passa deux ans en prison. Quand il revint, sa femme, qui était jeune et belle, était partie en abandonnant ses enfants. Il faillit devenir fou. Mais tant de malheurs avaient mûri son génie. « Pendant son incarcération, écrit M. Fóti, il avait longuement médité sur la détresse de sa patrie et sur la vanité de l'effort humain. Son infortune personnelle lui fit sentir cruellement la fragilité du bonheur terrestre. Revenu à lui-même, il se plongea dans l'étude d'ouvrages historiques et philosophiques. Et ainsi naquit en lui l'idée de rechercher les causes qui déterminent la marche de l'humanité et d'exposer, dans une œuvre poétique, les phases de la lutte que l'homme doit soutenir pour fixer son destin. » Cette œuvre, ce fut la *Tragédie de l'homme*. Commencée en 1857, elle fut publiée en 1861, et accueillie avec enthousiasme. Madách mourut peu après, en 1864, à quarante-deux ans. Quoique le poème soit fait pour la lecture, il a, par l'éclat et la variété des scènes, de quoi tenter un metteur en scène. En 1885, il était représenté sur le Théâtre National de Budapest¹.

Comme dans *Faust*, le premier tableau se passe au ciel, et les anges chantent des hymnes. La création est achevée, mais encore suspendue. Avant que les génies des mondes s'élancent dans le vide pour commencer

(1) Nous possédons deux traductions françaises intégrales de *La Tragédie de l'Homme*. La première est l'œuvre de Bigault de Casanove (Mercure de France, 1896). La deuxième, toute récente, est celle de M. Guillaume Vautier (Budapest, Librairie Française et Paris, Picart, 1932).

leur course infinie, ils passent une dernière fois devant le trône suprême, menant le cortège des étoiles, au son de la musique des sphères. Les archanges louent la sagesse, la force et la bonté. Mais les archanges sont dénués d'esprit critique. Seul, Lucifer se tait. Interrogé, il fait une âpre critique de cette création, jouet d'enfant peu convenable à l'âge du Créateur. L'homme, un jour, ce singe de Dieu, la refera au laboratoire. « Tu l'as placé dans ta grande cuisine et tu t'amuses à le voir gâcher, bousiller et se prendre pour un dieu. Et quand il aura bien gâté le plat, alors tu l'allumeras d'une colère tardive... Comment souffres-tu qu'une étincelle enveloppée de boue mime son maître, — dont elle est la caricature, non l'image, — dans un monde où Destin et Liberté se contrecarrent et d'où est absente l'intelligente Harmonie ? »

Ce discours fait scandale, et Lucifer est chassé du ciel. Mais il proteste. Esprit négateur, il est éternel comme Dieu. Comme le Diable de Goethe, il est nécessaire à l'univers. « Ce qu'il me faut, dira-t-il plus loin, c'est la lutte, une lutte sans trêve et sans merci, qui produise des énergies nouvelles, engendre de nouveaux mondes où les âmes puissent être grandes et où puissent me suivre ceux qui ont du courage. » Il est le vide qui a obligé Dieu à créer. Il réclame sa part de la création, et Dieu lui donne ironiquement deux des arbres de l'Eden, les plus beaux, il est vrai. « Puisant Seigneur, dit le Diable, tu partages en avaro. » Mais il n'en demande pas plus. Il lui suffit d'un pouce de terrain. Là où la négation a mis une fois le pied, elle se fait forte de renverser le royaume du Créateur.

Nous voici maintenant dans l'Eden. Eve se réjouit de la douceur de vivre; elle est éperdument reconnaissante à Dieu : « Sentir qu'on veille à nos besoins et n'avoir en retour qu'à balbutier notre gratitude... ». Adam, au contraire, goûte surtout le plaisir de régner sur tout ce qui respire. Le goût de la dépendance, qui est le caractère d'Eve, lui inspire un certain mépris. Cependant, il a le sentiment de la discipline. Il a soif, et Eve veut cueillir un fruit pour lui. Mais on entend aussitôt gronder la voix du Seigneur : « Arrête... Ne touchez pas aux fruits de ces deux arbres. Un esprit

malfaisant en assure la garde et ils donnent la mort à qui ose y goûter. » Et Eve de demander aussitôt : « Pourquoi les deux arbres les plus beaux nous sont-ils défendus ? » Mais Adam s'incline : « Pourquoi le ciel est-il bleu ? Pourquoi l'herbe est-elle verte ? Il en est ainsi, cela suffit. Obéissons. »

Les voici l'un près de l'autre, et retrouvant en eux l'harmonie universelle. A les voir unis, Lucifer doute de l'efficacité de l'œuvre maléfique qu'il va entreprendre. « Qui sait, dit-il, si les séduisantes armes de la science et de l'ambition ne se révéleront pas impuissantes contre le sentiment, leur unique refuge ? » Il décide pourtant d'en finir. Et il commence à séduire Adam par des raisonnements subtils. Adam croit penser, parce qu'il ressent la joie de l'existence et qu'il loue la bonté de Dieu. Mais le ver dans le fruit pense ainsi. Il y a en lui une autre sorte de pensée qui sommeille. « Réveille-la, tu deviendras majeur ; elle te donnera l'enviable faculté de choisir entre le bien et le mal, de décider librement de ton sort en secouant la tutelle de la Providence. » « Ces choses me donnent le vertige », dit Adam. « Moi, elles m'enthousiasment, dit Eve.

Il suffit de manger les fruits de ces deux arbres pour tout savoir et pour être immortels : car qu'est-ce que la science sans l'immortalité ? « Nous serons punis », dit Adam. « Non, dit Eve, car Dieu nous a nécessairement donné les penchants qu'il voulait que nous suivions, et le péché entre dans ses desseins. » « Tiens, dit Lucifer, voilà le premier philosophe. »

Ils goûtent à l'arbre de la Science, mais un chérubin leur interdit l'arbre de la Vie. Nous les retrouvons hors du Paradis, dans un enclos qu'Adam protège par une palissade, et la propriété est créée. « Je ferai revivre ici le Paradis perdu », dit Eve, et la famille est fondée. « Voilà de bien grands mots, dit le Diable. Famille, propriété, deviendront peu à peu patrie et industrie. Elles engendreront tour à tour et détruiront tout ce qui est grand et noble. » Mais surtout Adam, séparé de Dieu, s'interroge sur lui-même et sur le monde. Il ressent déjà ce tourment romantique, l'inégalité entre les élans de l'âme et le pouvoir de les

suivre. Borné dans sa nature, infini dans ses vœux... Cette antinomie, Lucifer lui-même n'a pas le pouvoir de la résoudre. Du moins fait-il défiler sous les yeux d'Adam les phénomènes de la vie de la terre, tels qu'on les imaginait en 1860. Nous voyons des tourbillons de feu et des lignes de force magnétiques. « La terre s'ébranle sous moi, dit Adam. Ce qui jusqu'à présent m'avait paru solide et informe devient matière bouillonnante, se cristallise ici, là bourgeoise et aspire irrésistiblement à la vie. »

Comme Adam se plaint, dans ce tourbillon universel, d'être abandonné et seul, Lucifer lui donne un nouveau dieu, l'Esprit de la terre. Celui-là aussi nous est déjà connu par *Faust*. Mais ici il a deux aspects. Dans les chœurs du Paradis, c'est un génie doux et modeste; aussi Lucifer l'a-t-il choisi pour remplacer auprès d'Adam le revêche Jehovah. Mais tel qu'il apparaît à l'homme, l'Esprit de la terre est effrayant, et il apparaît accompagné à la fois de tonnerre, de flammes, de nuées et d'un arc-en-ciel. « M'appeler est une chose, dit-il, me gouverner en est une autre. »

A l'origine du monde, Adam se pose déjà les problèmes que ses descendants se posent encore. Il veut savoir pourquoi il lutte, pourquoi il souffre. Et Lucifer lui répond en lui montrant l'avenir. C'est cette revue de l'histoire du monde qui est proprement la pièce. Dans un songe prophétique, Adam va vivre toutes les étapes de l'humanité. Il est d'abord Pharaon en Egypte. A l'éternelle question : « Quel est le sens de la vie ? », il semble que le Destin réponde ici : « La Puissance. » Ou, si on veut, il semble qu'à cette autre demande : « Quel est le chemin du Bonheur ? », il réponde : « L'Orgueil. » Car Pharaon, qui est Adam, est maître de tout un peuple. Eve, qui va, de tableau en tableau, représenter l'éternel féminin, est ici une esclave, qui, ayant perdu l'homme qu'elle aime, est jusque dans ses pleurs toute soumise au plaisir du prince. Mais peut-il être heureux quand, du haut de son bonheur, il entend toute l'humanité qui gémit pour lui faire ce bonheur. « Des millions d'hommes pour un seul homme ! » Son esprit se révolte : « C'est ce million qu'il faut faire valoir, s'écrie-t-il, et cela ne peut se faire que dans un



Etat libre. » Nous sommes donc aussitôt transportés à Athènes, et Adam, de Pharaon qu'il était, devient Miltiade. Il apprend à connaître ce qu'est un Etat libre, les suffrages vendus, les démagogues excitant le peuple, l'ingratitude, la versatilité, la férocité de la foule. Miltiade, qui a sauvé la patrie, va être décapité, sur une dénonciation. Il s'y soumet, car il se juge lui-même coupable, coupable de son engouement pour l'idéal. Il renie Pallas. Mais au moment où il périt sous la hache de Lucifer, le beau, jeune et doux génie de la mort apparaît, tenant un flambeau renversé et une couronne. C'est ainsi que l'idéal embellit les portes mêmes qui conduisent hors de la vie. Lucifer, qui se délectait de la fin désespérée du héros, écumé de rage : « Maudit sois-tu, vain monde de rêves. Encore une fois, tu gâches mon plus beau moment. »

Adam devient ensuite un Romain du premier siècle, qui entend l'apôtre Pierre, puis un croisé dans Constantinople. Que sont devenus alors les enseignements de la primitive Eglise ? L'amour chevaleresque est né. Mais quand Adam, sous le nom de Tancrede, va forcer le couvent où Eve, sous le nom d'Izaure, est enfermée pour accomplir un vœu, un squelette lui barre le chemin. « Monstre, qui es-tu ? » dit Adam. « Celui que tu retrouveras dans chacun de tes baisers », dit le squelette.

Ainsi s'effondre le moyen âge. Les saintes croyances ont abouti aux querelles des hérétiques et aux bûchers. L'amour ne récolte que la douleur. Adam renonce à la lutte. Il est las, il demande le repos. « Je doute que ton esprit, cette force inquiète, te laisse reposer », dit Lucifer. Et en effet nous retrouvons Adam sous les traits de Képler, trompé par sa jeune épouse, — puis sous les traits de Danton, cette fois, avec une Eve à deux visages, tantôt jeune et fière aristocrate, tantôt mégère de la Liberté. L'une est belle, l'autre hideuse. Mais qu'elles se ressemblent étrangement !

Et toujours, après les grands rêves, leur réalisation, cette plate déception ! Nous avons vu à Constantinople le christianisme devenu un concert d'injures. Nous voyons à Londres la liberté, vers 1830, devenue la concurrence. Plus de grandes passions, mais partout l'avi-

dité, la soif de gain, les appétits misérables. Le tableau est d'ailleurs pittoresque, varié et amusant. Adam se réfugie dans un phalanstère. Mais même dans cette société idéale et uniforme, la vanité survit. L'art et la poésie sont exclus de la vie. Le savant, qui conduit Adam, traite avec mépris les ornements sculptés dans des âges anciens. « Partout des fleurs bizarres, des dessins fantastiques, ouvrage de main d'homme en vain gaspillé... Nos machines font tout cela dans la forme la plus simple et la plus pratique. Et ce qui assure la perfection de l'œuvre, c'est que l'ouvrier, qui façonne une vis, accomplit ce travail toute son existence. » On croirait lire le dernier roman de M. Bedel sur les communistes. L'esprit est humilié par la mécanique. On voit les grands hommes de tous les temps réduits à l'état de manœuvres et de surveillants des machines. On voit les enfants séparés de leurs mères, et la famille supprimée au nom de la science. On voit le couple soumis aux lois de l'eugénisme, déjà ! « Adam, partons ! » dit Lucifer. Ils s'enfuient jusqu'au delà de la terre. Ils voient enfin la dernière évolution de celle-ci. De tant de civilisations, il ne reste que la hutte de l'Esquimau, des superstitions imbéciles, des mœurs dégradées. Adam est las de voir l'avenir. Lucifer le réveille. Une dernière scène le réconcilie avec Dieu. « Pouvoir choisir entre le bien et le mal, quelle grâce infinie ! » dit le chœur céleste. « Lutte et aie confiance », dit le Seigneur. « Celui qui s'efforce, nous pouvons le sauver », avaient dit les anges dans *Faust*. C'est que *Faust* est une philosophie. La *Tragédie de l'homme* est un cri de détresse.

HENRY BIDOU.